

Conte de Noël SIKOPÉDAGOGIQUE

Ça pourrait commencer comme le petit chaperon rouge : « Il était une fois une fillette qui vivait avec sa mère et... » Mais à partir de là, l'histoire emprunte d'autres sentiers. Car cette fille vivait aussi avec son papa. Par ailleurs, elle pensait souvent au loup, elle en rêvait même. Celui à la babine rouge carmin ; à la dent blanche et acérée comme lame de rasoir ; grand comme trois fois la petite cahute qu'ils habitaient. Maisonnée, où l'on ne trouvait qu'un grand lit, noir et profond. On s'y endormait à la lueur d'une bougie, la mère sur le côté droit, le père à l'opposé et la fille au milieu, bien au chaud, protégée de la froidure qui hurlait. La cause en était ce Matanuska sibérien descendant sur la vallée. Ou bien l'Harmattan quand il s'échappe avec grand fracas du désert saharien.

Mais à force de rêver du loup, à force d'en faire toute une histoire, il vint à manquer. N'étant pas, il fallait lui donner vie ; que l'on puisse enfin crier au loup ; voir le triste sieur montrer les crocs. L'entendre dévaler le chemin de pierrailles qui s'enfonçait au travers de la forêt la plus sombre que l'alentour puisse connaître. Une de ces forêts que l'on ne trouve qu'en Russie, une forêt qui pourrait faire les histoires que l'on raconte à la veillée, pas très loin de Miasnoï Bor, dans l'un des oblasts de la région du Novgorod. Oublions la Russie pour un moment, ou le Congo et sa forêt tropicale que traverse l'Amazonie. Mais oui monsieur, ce conte de Noël pourrait très bien commencer dans une hutte aux abords d'un village africain. Un de ceux dans lesquels les enfants courent tout nus, abandonnant les pantalons et les chemises pour ceux qui préfèrent les lacs gelés de Sibérie ou d'ailleurs.

Revenons à notre loup qui n'existe pas encore. Il s'impatiente et ne comprend pas la raison de ces tergiversations ethniques qui n'intéressent que les explorateurs armés de leurs carabines à air. Tout à coup, enfin le voilà qui surgit, arrivé d'on ne sait où. Peut-être était-il tout simplement à l'affût, sur l'arrière de la maison, humant, reniflant, se délectant par avance d'une chair fraîche tant convoitée. Une chair rouge comme coquelicot, délicate sous la dent, aux saveurs de l'enfance quand les souvenirs ne sont pas encore tout à fait des souvenirs. Je sais de par ma fonction que les enfants sont désobéissants. Si vous doutez, rappelez-vous le petit chaperon rouge qui n'écouta point les conseils avisés de sa maman. Les parents avaient dit, avaient redit, avaient expliqué, pour finir menacé et effrayé leur fillette afin que dans la chambre, elle resta. Qu'allez-vous imaginer, évidemment les filles n'écoutent pas plus que les garçons, elle fit tant et si bien qu'elle finit par pointer le bout du nez au-dehors. Au premier coup de dent, elle fut croquée, au deuxième, découpée en trois et quatre bouchées plus tard, engloutie en moins de temps qu'il ne faut pour compter cinq.

Une question se pose et se repose à vous, aimable lecteur ? Je sens que vous allez protester tout comme j'ai tenté de le faire quand celui qui me fit récit de cette histoire en était arrivé à ce même point. Les adultes ont cela de commun avec les loups, ils ne peuvent éviter d'ouvrir grand la gueule. Ouvrez l'œil plutôt, reniflez un peu mieux, approchez-vous de ce loup, doucement sans faire de bruit, déboutonnez le ventre, écartez ce rideau que fait le cuir de la peau, dessous ce manteau de bête, vous trouverez la jeune fille. Elle sautille, s'esclaffe, elle danse et tourne sur elle-même, bien trop contente du mauvais tour qu'elle vient de jouer au loup. Je vous sais incrédule. Comment une fillette, de trois pommes faisant la taille a-t-elle pu se débarrasser d'une bête féroce trois fois haute comme la maison. Laissez donc vos questions dans votre poche, mettez votre mouchoir pardessus, je n'en sais pas plus que vous. L'histoire me vient d'un autre, lui aussi haut comme trois pommes, peut-être six, mais guère plus. Je n'ai pas eu plus de réponses que vous, il a simplement haussé les épaules en guise d'explication. Permettez que je fasse de même et que maintenant, je reprenne le cours de cette histoire.

La pauvre mère, découvrant la chambre vide, s'affola. Elle sortit en courant pour alerter son mari parti fendre du bois sur le billot, car la réserve était épuisée. La nuit tombait sur la cahute, les étoiles endossaient leur tenue de soirée pour saluer la venue de l'astre lunaire et la bourrasque redoublait de violence. La neige virevoltait dans les tourbillons que les vents mesquins fabriquaient pour faire des

oreilles en carton, cassantes comme le verre. Notre homme entendant femme hurler, jeta la hache, délaissa la bûche, voulut se jeter sur la porte qu'il aimait à ouvrir d'un coup de pied. Trouvant son épouse en pleurs sur le pas-de-porte, il n'en eut guère le loisir. En découvrant sa mine contrite, il comprit ce qu'il en retournait. Il savait depuis longtemps qu'un jour sa fille n'en ferait qu'à sa tête. Très en colère, il mit un manteau épais, la femme fit de même. Mais avant cela, elle fit un détour par le bac creusé à même la pierre et se saisit du couteau. Un couteau grand et courbé tel un sabre, un couteau à la lame tranchante comme celui du Tsar des Tsars de Russie. Aussi affûté que le poignard du Roi Kongolo Mwamba en pays Songe bordé par le lac Boya. Mais qu'importe. L'homme et la femme appelaient, couraient par monts et par vaux, craignant que le loup ne surgisse de derrière chaque sapin. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Fendant l'air d'un coup de couteau, la malheureuse mère ne trancha que la bise qui filait rejoindre le fond de la vallée, n'ayant que faire des querelles familiales. Le loup, habité comme une maison par la fillette, attrapa le sabre au vol, éventa la maman. Est-ce qu'il s'en délecta, l'histoire ne le dit pas, comment le papa en réchappa, nul ne le sait. Mais la jeune fille regagna sa maison, pour s'aller coucher, bien fatiguée par sa journée. Après un baiser de son papa, elle s'endormit, oubliant tout de cette nuit plus obscure que la plus obscure des nuits ; une de celles qui endeuillent le Vercors après la Noël ; identique à la nuit qui plonge mon âme dans une tristesse infinie quand je sais la misère du monde ; une nuit qui ne prend fin qu'avec le cauchemar qu'elle a mené par la main pour le déposer auprès de vous jusqu'au petit matin. Aussi maintenant que ce mauvais rêve est à vous, m'en voici heureusement débarrassé ; quelque peu désolé, il est vrai, de ne vous offrir que ce triste cadeau pour la Noël.

Quoi qu'il en soit, sachez mes amis, que la fillette au réveil avait un petit frère, un papa souriant et une maman cachant son grand couteau derrière son dos.

Je dois cette histoire à un monstre qui affole les écoles. Envers lui, à jamais je serai en dette, car l'anonymat qui règne en mon pays rend impossible de le nommer.

A toi qui fais ce que je suis.

Écrit par Olivier ISSAURAT

<http://internautique.canalblog.com/>

<http://olivier.issaurat.free.fr/>